

L'abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Beauriville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

FOUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 5 août 1912.

Le thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Direction, Temperature. Rows include Fahrenheit Centigrade, N., S., E., W., M., P.

Pour l'amitié franco-italienne.

Un groupe parlementaire pour l'amélioration des relations franco-italiennes s'organise actuellement en Italie: des députés de tous les partis s'y font inscrire, à leur tête l'ex-président du conseil Luzzatti, dont le premier acte sera d'adresser une lettre à M. Clemenceau, président du groupe français.

L'idée dominante parmi les parlementaires italiens adhérents au mouvement franco-italien est la nécessité de trouver la base d'une entente méditerranéenne et nord-africaine. L'officier "Popolo romano" dit à ce propos que l'ambassadeur Tittoni, en affirmant que l'amitié entre les deux pays doit se baser sur le respect des intérêts réciproques, a parfaitement interprété la pensée du gouvernement et du pays.

Le sénateur conservateur Barzellotti, qui lors des incidents récents était parmi les plus furieux contre la France, déclare dans une lettre au "Giornale d'Italia" que le moment est bien choisi par le gouvernement français avec les fêtes de Léonard de Vinci pour une reprise de cordiales relations avec l'Italie, et il souhaite qu'il ne surgisse plus ni ombre ni contestation entre les deux peuples.

gouvernement français avec les fêtes de Léonard de Vinci pour une reprise de cordiales relations avec l'Italie, et il souhaite qu'il ne surgisse plus ni ombre ni contestation entre les deux peuples: "Travaillons d'accord pour la civilisation sans évoquer imprudemment la menace de rivalités ambitieuses pour la domination exclusive de la Méditerranée que nous devons partager amicalement."

LA MAISON DU MEDECIN.

Dans son langage brutal un vieux chirurgien disait: "De nos jours, le médecin meurt de faim ou de fatigue". Ce qui était vrai, au temps de Louis-Philippe, où vivait l'ancêtre dont nous venons de citer l'aphorisme, n'a pas cessé de l'être sous la troisième République, où nous avons l'heur de vivre.

Un bien souvent parlé du prolétariat intellectuel, de la "misère en habit noir"; mais il ne semble pas, j'en suis certain, à la plupart de ceux qui nous lisent, que cette chose puisse se voir: un médecin malheureux!

Combien d'infortunes navrantes, cependant, compte notre corps, et combien sont parfois touchantes les lettres qui nous révèlent de telles situations!

Pour le grand public, tout praticien peut se retirer après fortune faite, quand vient la soixantaine. Quel tableau différent dans la réalité! Comme nous le disait, dans une récente conférence, un des jeunes maîtres qui honorent le plus notre profession: "Si être un vieux médecin, cela représente encore plus d'expérience, plus de bonté et de douce philosophie, qualités appréciées d'une élite, pour le plus grand nombre, être devenu vieux, cela signifie: être un objet usé, démodé, et les brutalités de la vie conduisent la clientèle à préférer le jeune confrère à l'ancien, comme le médecin lui-même a dû rejeter le bon vieux cheval, son fidèle serviteur d'autan, pour recourir aux automobiles modernes."

Dans certaines familles, on fait encore appel au vieux médecin, on réclame ses lumières; mais, dans les cas complexes et délicats, on lui préfère un jeune, qu'on suppose, à tort ou à raison, plus averti, sinon plus expérimenté. De façon détournée, d'abord, on se prive peu à peu de ses soins, on le réclame moins fréquemment, jusqu'à ce qu'on en soit débarrassé sans explication; il ne reste à l'abandonné d'autres ressources que d'obtenir, quand il le peut, un service public, mais grevément rémunéré; encore si on ne lui oppose pas son âge avancé, pour masquer un refus offensant pour sa dignité.

On ne saurait nier qu'aujourd'hui plus qu'hier la profession médicale ne nourrit plus son homme; le prétre ne vit plus de l'autel, et s'il est beau et noble d'exercer un sacerdoce, encore faut-il, au préalable, avoir l'existence assurée: "primum vivere", disaient les Latins: "deinde philosophari".

Comme toutes les professions dites libérales, la nôtre traverse une crise, que les observa-

teurs clairvoyants n'ont pas manqué de signaler. La pléthore médicale n'est pas un vain mot; les dépenses sont de plus en plus croissantes, alors que les recettes vont plutôt diminuant, en dépit du relèvement des honoraires. Là encore, nous sommes les victimes d'une évolution fatale. Ainsi que l'a fort bien remarqué le docteur Triboulet, associations, mutualités, groupements divers s'ingénient par des moyens variés à obtenir les soins médicaux, sinon gratuitement, du moins avec le minimum de frais.

Nous seuls sommes restés les "imprévoyants de l'avenir". Exploités volontaires, la plupart de nous n'ont jamais dû compter ni avec leur temps, ni avec leurs peines, ni avec leurs forces.

Et puis, pour prévoir, il ne faut pas seulement vouloir, il faut pouvoir; ils sont encore trop nombreux ceux qui réussissent tout juste à joindre les deux bouts, incapables de réaliser la moindre économie.

Qu'ils aient été inhabiles ou malchanceux, le même sort les attend. Arrive le jour où les infirmités rendent impossible l'exercice de la profession, qui jusque-là faisait au moins vivre, que deviendront "ceux qui ne veulent pas mourir et qui cependant n'ont plus le moyen de vivre"? Qu'a-t-on fait pour parer à de pareilles détresses? Jusqu'à ces derniers temps, rien ou pas grand'chose. Nous possédons, il est vrai, des caisses plus ou moins alimentées, pour les infortunes accidentelles; mais, outre qu'il est humiliant de recevoir un "secours", celui-ci, si élevé soit-il, ne saurait être qu'un palliatif; il est, d'ailleurs, provisoire et presque toujours insuffisant.

Ce qui restait à faire et qui vient d'être réalisé, c'était de fonder pour les déshérités de notre corporation, pour ceux qui ont été victimes du sort et de leur insouciance, un abri où ils puissent, sur leurs vieux jours, trouver le gîte et le couvert.

L'idée de fonder une honorable maison de retraite pour les médecins, âgés ou infirmes. Celui qui parait l'avoir eu le premier, n'est pas, comme on l'a imprimé, le docteur Véron, qui fut directeur de l'Opéra et acquit, dans ce poste, une fortune considérable, mais un plus modeste confrère, le docteur Dumont (de Montoux).

Il ne devait être admis, dans cette maison de retraite, que des docteurs en médecine ou officiers de santé domiciliés dans le département de la Seine. Quelques articles des statuts méritent d'être rappelés. Le candidat devait justifier "de sa moralité, dans le cours de sa vie publique et privée; d'où l'on puisse induire la conséquence nécessaire que le malheur dont il est frappé ne peut être dû à aucune cause reprochable".

Entre plusieurs, on devait choisir de préférence "les plus nécessaires, les plus recommandables par leurs travaux dans la science, ou par des services rendus à l'humanité".

L'article 5 des statuts contient un paragraphe dont la rédaction amène le sourire, un sourire de tristesse, sur les lèvres.

"Chaque pensionnaire, y était-il dit, ou demi-pension-

naire, sera logé dans une chambre à feu; il recevra, outre la nourriture et les soins de toute espèce que réclamera son état de santé, l'entretien, le linge, la chaussure, l'éclairage et le blanchissage; "plus, tous les deux ans, un redingote, un gilet, un pantalon de couleur foncée, et un chapeau; enfin, un habit noir tous les quatre ans". Seuls, les pensionnaires jouissant de la retraite complète pourront recevoir, s'ils justifient en avoir besoin, pour leur menus dépenses, un denier de poche de cinq francs par mois.

Tout était prévu, jusqu'aux menus des repas: "La nourriture sera saine, abondante et variée, et préparée avec tous les soins qu'on y apporte dans un ménage aisé. Elle consistera pour le déjeuner, servi à dix heures du matin, en deux aliments pour chaque retraité, savoir: pour les uns, potage, dessert du dîner de la veille, ou œufs; pour les autres, potage, café au lait, beurre, fruits ou confitures. Pour le dîner, servi à cinq heures: un potage, un plat de viande de boucherie, de poisson ou de volaille, un plat de légumes, entremets ou salade; un dessert en fruits frais ou secs, fromage ou pâtisserie, selon la saison". Chaque pensionnaire recevait, en outre, une demi-bouteille de vin de Bordeaux, "d'au moins un an de cerce".

Il ne semble pas que ce projet ait jamais abouti, faute sans doute des fonds nécessaires, mais comme l'histoire n'est qu'un éternel recommencement, il devait être repris plus tard avec quelques variantes, par le regretté docteur Courtaut, celui-là même qui périsait si tragiquement l'an passé au cours d'un naufrage. Grâce aux efforts persévérants de ce philanthrope, dont l'apostolat ne s'est jamais ralenti; grâce à l'auxiliaire qu'il a rencontré dès le début dans le docteur L. Nass, qui poursuit son œuvre, avec tout son cœur et son intelligence pratique, la "Maison du médecin" a vu le jour et a prospéré, car, si ses premiers pas ont été difficiles, si on a dû entourer le nouveau-né de beaucoup de soins, pour qu'il ne succombe pas prématurément, il est actuellement sorti des langues et sa viabilité est définitivement assurée.

On nous apprend que le Conseil d'Etat vient de déclarer l'œuvre d'utilité publique, c'est-à-dire qu'elle sera apte à recevoir des dons. Voilà donc le champ ouvert à toutes les générosités. Elles trouveront rarement meilleure occasion de s'exercer. D'avance notre gratitude est acquise à tous les bienfaiteurs de bonne volonté. Docteur CABANES.

Le couvert d'argent. La marquise de Guerry a légué à la Ville de Paris cent mille francs pour le dégrèvement des petits gagés déposés au Mont-de-Piété par les miséreux.

Cette libéralité fut décidée en des circonstances que le "Figaro" raconte: l'histoire est jolie et touchante.

La marquise de Guerry, qui s'intéressait surtout aux pauvres discrets, visitait un jour les salles de dépôt du Mont-de-Piété.

Son attention fut attirée par un petit couvert d'argent, un de ces couverts d'argent qu'on donne à l'occasion d'une première communion.

Ce petit couvert était tout bruni par le temps et l'étiquette qu'il portait indiquait que ce "gagé" était là depuis plus d'un demi-siècle. La marquise de Guerry lut la date de 1860.

On lui dit que d'année en année, depuis cette époque lointaine, tantôt le père, tantôt la mère étaient venus renouveler exactement les frais minimes du prêt qui leur avait été consenti sur le petit couvert d'argent, souvenir de leur enfant mort sans doute. Ces pauvres gens revenaient chaque fois un peu plus tristes, un peu plus las. Leurs cheveux avaient grisé, puis blanchi. Plus tard la mère revint seule, et enfin on ne l'avait plus revue depuis des années...

On voit bien, répond l'interpellé, que vous n'habitez pas la ville... Nous attendons le nouveau sous-préfet.

L'inconnu part d'un grand éclat de rire et dit: -Vous pouvez dire à ces braves gens de retourner chez eux: le nouveau sous-préfet, c'est moi!

Farceur! répond l'autre en haussant les épaules. Il y...

a toujours des gens qui veulent se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Le monsieur aux palmes académiques était bien le nouveau sous-préfet qui, arrivé la veille, s'était tranquillement installé à la sous-préfecture.

Pour Faire Sauter la Roulette.

M. A-bo-kou, jongleur de profession, a inventé, lui militaire, une martingale. On ne saurait trop admirer les esprits qui se livrent à ce jeu mathématique. On ne saurait non plus trop les envier, car ils ont après leurs travaux l'espoir, et même la certitude, d'une immense fortune.

M. A-bo-kou est assuré de faire sauter, quand il le voudra, la roulette dans la première maison de jeux de l'univers. Il le sait, et il propose un enjeu de cinquante mille francs à qui lui en donnera le démenti.

Seulement il lui arrive une triste aventure. Aucune banque, dit-il, ne veut se charger du dépôt de cet enjeu. J'imagine qu'elles sont terrifiées des résultats que peut produire un tel pari. C'est, dit-il, la suppression pure et simple de la roulette. Il insiste sur la haute moralité de ce résultat. On comprend l'effroi des établissements de crédit. Les joueurs se dispersent. Les cactus poussent leurs glaives sur les quais en fausses pierres. Les palmiers des salles à manger, dans les restaurants abandonnés, entrelacent leurs branches au-dessus des tables qu'ils recouvrent. L'homme fossile de Baoussé Roussé sort de sa grotte, et reprend possession du littoral.

Un vrai dire, M. A-bo-kou ne laisse entrevoir cette extrémité que comme une lointaine conséquence. Pour le moment, il se fait fort seulement de faire rendre à un capital restreint 25,000 à 30,000 fr. annuellement. C'est beaucoup de modération. Car enfin, une fois la martingale trouvée, les gains n'ont plus de limites; et on aurait pensé qu'un homme accoutumé à jongler avec les billes serait plus hardi avec les millions. Mais quoi? la sagesse est la condition du bonheur. Et pourquoi donc parier? Exploiter en silence son petit secret, voilà la sagesse. Il n'est pas d'alarme les banques, ni les hôtels. Un jour par semaine, on va aux salles de jeu, et on remplit d'or son chapeau, à la manière de Fortunatus, dont le nom n'est pas un vain symbole. Après quoi il s'en ira dans sa petite bastide goûter la paix des jours et la fraîcheur des soirs.

Si pourtant l'inquiétude des banques le touchait, et s'il voulait porter sous d'autres cieux les secrets qu'il possède, on se permettrait de lui indiquer à Fort-Saïd une roulette bien connue des voyageurs, et tout à fait scientifique. Existe-t-elle encore? Il y a quelques années on prenait la précaution de la couvrir pendant que la bille était en mouvement, pour donner plus de sécurité encore à la partie; de sorte que ladite bille accomplissait dans le secret, sous l'œil du seul destin, son parcours gouverné par les mathématiques. Voilà la roulette qu'il serait vraiment beau de faire sauter.

M. Paché et Mlle Stanley ont été remarquables et le reste de la troupe a été montré à la hauteur de sa réputation "Fra Diavola" sera donné toute la semaine.

En somme, en célébrant la mémoire d'Alphonse Karr, la charmante station balnéaire d'Etat acquitte une dette de reconnaissance.

Oui, car c'est Karr qui la fit connaître aux Parisiens et il pouvait dire avec fierté: l'Etrétat, c'est moi.

FORT ESPAGNOL.

On trouve une foule de notes dans le journal de ce jour...

M. Paché et Mlle Stanley ont été remarquables et le reste de la troupe a été montré à la hauteur de sa réputation "Fra Diavola" sera donné toute la semaine.

En somme, en célébrant la mémoire d'Alphonse Karr, la charmante station balnéaire d'Etat acquitte une dette de reconnaissance.

Oui, car c'est Karr qui la fit connaître aux Parisiens et il pouvait dire avec fierté: l'Etrétat, c'est moi.

Le Nouveau Sous-Préfet. Toute la ville, une petite sous-préfecture de l'Ouest, était en émoi. Elle avait été puvue d'un nouveau sous-préfet et l'on savait qu'il devait arriver par le train de 6 heures.

Les habitants étaient là, aux abords de la gare. Parmi les badauds, un monsieur correctement vêtu, le ruban violet à sa jaquette, aborde un curieux et lui demande la cause de ce rassemblement insolite.

On voit bien, répond l'interpellé, que vous n'habitez pas la ville... Nous attendons le nouveau sous-préfet.

L'inconnu part d'un grand éclat de rire et dit: -Vous pouvez dire à ces braves gens de retourner chez eux: le nouveau sous-préfet, c'est moi!

Farceur! répond l'autre en haussant les épaules. Il y...

Bienfaiteur de sa com-mune.

Comment un critique devint le bienfaiteur d'une petite commune pyrénéenne, édifiante anecdote racontée par "Comedid".

Ce critique avait été très élogieux pour un ténor, qui occupait encore, il y a quelques années, une place importante à l'Opéra.

Le ténor en ressentit une joie immense et décida de témoigner sa reconnaissance au critique. Il fit donc remplir un tonneau de son meilleur vin-car il a des vignobles importants- puis l'envoya par petite vitesse, au critique, qui villageotait dans un coin perdu de montagne. Perdu est bien le mot, car il s'agissait d'une bourgade qui est à plus de vingt kilomètres du chemin de fer.

Les trains de marchandises ne vont pas vite, les voitures non plus. Le temps et la chaleur aidant, il se trouva que le vin du ténor était changé en vinaigre quand il arriva à destination.

Que faire? Un critique ne saurait recevoir de cadeau, quand bien même il s'agirait d'un tonneau de vinaigre. Le renvoyer eût été fort coûteux. Il en fit tout simplement don à M. le maire, pour les pauvres. Depuis ce temps, son nom est inscrit sur le livre d'or des bienfaiteurs de la commune.

Mais donner du vinaigre aux pauvres! ne trouvent-ils pas la vie assez amère?

VENTES INSCRITES AU BUREAU D'ALIENATIONS.

Genilly Terrace Co. à Edw. H. Pedenax, 2 Terrance Lafay, D. Montulzin, Lombard et Carboh, 4500.

Mme Louise Marques à Charles Palmyre, bail de propriété emphytéotique des rues Nashville et Garfield pour 36 ans à \$65 par mois.

Mme Louise M. Olivier et ais à Pierre D. Olivier, intérêt, etc. dans et au terrain Englade, Johnson, Kerierec et Prieur #2200.

Léon D. Hubert à la Bureka Homestead Society, terrain, Broad, White, Layeyrouse et Onzaga #1,700.

L'acquiescent au vendeur, même propriété, #1,700.

Mlle Etise J. Etise et ais à Robert C. McClure, terrain, Peters, Lafayette, Fulton et Girod, #7,250.

Mme Elizabeth Meyers à Mme Louise Itmann, terrain, Dufoanet, Bellecauste, Camp et Maxine, #1000.

Anthony Masina à Vre John Griffin terrain, Alexandre, Banks, Murat et Palmire, #3200.

croisait contenir l'âme, le génie de Michel Ange: comment ne pas réaliser une merveille, avec ce modèle devant les yeux!...

Et le voilà qui s'oeuvre, le ciel... O Père Eternel, ne bouges plus: il faut que je fixe à jamais vos traits pour les siècles... Et que vos phalanges célestes s'arrêtent un peu de fourbillonner autour de vous: je ne me rends pas assez compte des couleurs... Vous n'ignorez pas que le pape Jules II est très difficile!

Il se dirigeait vers un des anciens petits temples, où se dressait jadis un Amour. Les deux gardiens spécialement préposés à sa personne le suivaient avec une anxiété d'inquiétude; mais il se retournait pour leur dire en souriant: -Vous me gênez quand je peins!...

Il gravissait les marches du petit temple, se hissait sur le socle qui avait supporté Cupidon: et, la tête rejetée en arrière, les yeux au plafond, sa main gauche retournée extérieurement touchant une palette imaginaire, il croyait prendre des couleurs avec sa main droite, d'un pinceau qu'il croyait bien tenir... Et il voyait, sans nul doute, les peintures qu'il exécutait: car ses vêtements s'illuminaient!

Les deux gardiens, rassurés, s'éloignèrent et marchèrent, quelques instants, dans une allée qui longeait le mur de clôture, où, derrière les masifs, ils pou-

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

Ch. 80 Commencé le 28 mai 1912

LEI

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

DEUXIEME PARTIE

Suite.

—Et elle est venue retrouver son école... qui avait absolument besoin d'elle, cette nuit... absolument besoin... comme de

vous mon petit!

Fernande jeta un regard abasourdi à Jean Le Kerlaog... Celui-là lui répondait, avec le geste le plus énergique: -Assieds-toi donc à ma table! et comme il est à peu près certain que je ne te rendrai pas ta liberté demain, écris à ton directeur!... Tu t'es sentie malade... tu veux espérer, cependant, que tu seras capable d'aller à ton bureau après-demain!

Mais qu'on ne s'étonne pas, si on ne t'y voit pas: car il te faudra, de nouveau, deux ou trois jours... tout être même une semaine de repos!... Ecris, petite!

Qu'allons-nous donc faire? demande simplement Stanislas. Si l'on tentait quelque chose, il ne pouvait qu'en être, évidemment!

-Vous, mon petit, vous n'avez besoin de prévenir personne... Un jeune homme, dont le papa a été tué sur le front, doit se présenter tout de suite pour aller voir quelque petite amie: c'est classique!...

-Où se m'arrive jamais, pourtant, de décecher! -Vous en êtes quitte pour téléphoner, demain matin, à votre valet de chambre!... Jusqu'à quelle heure vous attend-on, habituellement, chez vous?

-Pas plus tard que minuit. -Donc... personne ne s'alarmera de vous... Et en route!

-En route... pour où?

-On vous expliquera cela en chemin.

-Mais, objectait Fernande: est-ce qu'il ne valdrait pas mieux que j'envoie ma lettre à maman, pour qu'elle la réexpédie de Sannois à Paris?

-Mardi pour leur mettre la cervelle à l'envers à toutes les deux!... Ne leur as-tu pas dit que, peut-être, tu coucherais chez moi?

-J'en ai parlé vaguement... -Quand elles ne te verront pas, au train de onze heures, elles s'apercevront bien que tu n'es pas partie!... Demain matin, une dépêche les avisera que tu es restée à Paris... qu'elles n'ont pas à s'inquiéter... que tout va très bien. Et, dans la journée, on aura encore le temps de leur télégraphier. L'essentiel est que, à Sannois, on ne se préoccupe pas de toi, pas plus qu'on ne se préoccupera de ce jeune homme chez lui!... Et, demain, peut-être... j'ai dit simplement "peut-être"!... Je suis un homme, avrions-nous fait de la besogne!

-Qu'avez-vous donc appris, mon bon ami? s'écriait Stanislas en saisissant Jean Le Kerlaog. -J'ai appris!... J'ai appris!

Il fixait, sur Stanislas, le plus étrange regard.

Et mentalement, il murmurait: "Je vais tâcher que ta me saisisse jamais, ou que j'ai appris!"

Et je vais même tâcher que je n'aie appris rien du tout, et après-midi!... Le docteur Gévolaki est toujours un grand médecin, une célébrité, un homme parfaitement estimable... et son fils est charmant autant que courageux: c'est pour cela que, si nous ne pourrions pas un réve inespéré... si nous pouvions délivrer mon frère... Stanislas aura été pour son bon tiers dans ce bel état!... Et je défie bien, après cela, le docteur Gévolaki, de s'acharner après nous!... Car c'est contre son fils même, contre son Stanislas chéri, qu'il lutterait!"

Pais: -Vous n'avez pas de revolver sur vous?... nous tâcherons, de reste, de n'en avoir pas besoin... Prenez tout de même un des miens... Et moi... je me manie, par-dessus le marché, de...

IL FAUT TOUJOURS SE MÉFIER DES FOUS... Depuis que le pauvre dément avait senti le grand air... et surtout contemplé le merveilleux azur, sans un nuage, de cette magnifique journée de printemps... il ne cessait de remonter ses gardiens et le chef de l'infirmerie, celui-ci principalement, qui avait pris l'initiative, en l'absence du docteur Raatowitch, de lui accorder ce bout de promenade dans le parc... comme autrefois.

-Je vous le disais bien, prononçait très doucement le fou, que je l'avais commandée en Italie cette veste olivâtre, et qu'il me la fallait pour achever ma chapelle Sixtine!

A ces mots, cependant, un des deux gardiens français se souleva. -Sa sale marotte qui le reprend!... dit-il, en jetant un coup d'œil de travers à l'infirmerier.

Celui-ci répliquait: -Si on ne le contrarie pas! -Vous êtes bon, vous!... je suis toujours continué très doucement, avec lui, sa chapelle Sixtine, ses Vierges... ou

sur la plus vague des indications... Et comme nous ne désirons rien que de parfaitement bien, il n'est pas possible que le bon Dieu ne soit pas avec nous!

Depuis que le pauvre dément avait senti le grand air... et surtout contemplé le merveilleux azur, sans un nuage, de cette magnifique journée de printemps... il ne cessait de remonter ses gardiens et le chef de l'infirmerie, celui-ci principalement, qui avait pris l'initiative, en l'absence du docteur Raatowitch, de lui accorder ce bout de promenade dans le parc... comme autrefois.

-Je vous le disais bien, prononçait très doucement le fou, que je l'avais commandée en Italie cette veste olivâtre, et qu'il me la fallait pour achever ma chapelle Sixtine!

A ces mots, cependant, un des deux gardiens français se souleva. -Sa sale marotte qui le reprend!... dit-il, en jetant un coup d'œil de travers à l'infirmerier.

Celui-ci répliquait: -Si on ne le contrarie pas! -Vous êtes bon, vous!... je suis toujours continué très doucement, avec lui, sa chapelle Sixtine, ses Vierges... ou

sur la plus vague des indications... Et comme nous ne désirons rien que de parfaitement bien, il n'est pas possible que le bon Dieu ne soit pas avec nous!

Depuis que le pauvre dément avait senti le grand air... et surtout contemplé le merveilleux azur, sans un nuage, de cette magnifique journée de printemps... il ne cessait de remonter ses gardiens et le chef de l'infirmerie, celui-ci principalement, qui avait pris l'initiative, en l'absence du docteur Raatowitch, de lui accorder ce bout de promenade dans le parc... comme autrefois.

-Je vous le disais bien, prononçait très doucement le fou, que je l'avais commandée en Italie cette veste olivâtre, et qu'il me la fallait pour achever ma chapelle Sixtine!

A ces mots, cependant, un des deux gardiens français se souleva. -Sa sale marotte qui le reprend!... dit-il, en jetant un coup d'œil de travers à l'infirmerier.

Celui-ci répliquait: -Si on ne le contrarie pas! -Vous êtes bon, vous!... je suis toujours continué très doucement, avec lui, sa chapelle Sixtine, ses Vierges... ou

sur la plus vague des indications... Et comme nous ne désirons rien que de parfaitement bien, il n'est pas possible que le bon Dieu ne soit pas avec nous!

Depuis que le pauvre dément avait senti le grand air... et surtout contemplé le merveilleux azur, sans un nuage, de cette magnifique journée de printemps... il ne cessait de remonter ses gardiens et le chef de l'infirmerie, celui-ci principalement, qui avait pris l'initiative, en l'absence du docteur Raatowitch, de lui accorder ce bout de promenade dans le parc... comme autrefois.

-Je vous le disais bien, prononçait très doucement le fou, que je l'avais commandée en Italie cette veste olivâtre, et qu'il me la fallait pour achever ma chapelle Sixtine!

A ces mots, cependant, un des deux gardiens français se souleva. -Sa sale marotte qui le reprend!... dit-il, en jetant un coup d'œil de travers à l'infirmerier.

Celui-ci répliquait: -Si on ne le contrarie pas! -Vous êtes bon, vous!... je suis toujours continué très doucement, avec lui, sa chapelle Sixtine, ses Vierges... ou

sur la plus vague des indications... Et comme nous ne désirons rien que de parfaitement bien, il n'est pas possible que le bon Dieu ne soit pas avec nous!